



HAL
open science

Extension des passions belligènes

Pascal Hintermeyer

► **To cite this version:**

Pascal Hintermeyer. Extension des passions belligènes. études polémologiques, 2017, 55, pp.73-94.
halshs-02150201

HAL Id: halshs-02150201

<https://shs.hal.science/halshs-02150201v1>

Submitted on 7 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pascal Hintermeyer

UMR 7367 Dynamiques conflictuelles

Extension des passions belligères

Paru dans *Etudes polémologiques*, 2017, n° 55, p. 73-94

Résumé : Bouthoul estime que les pulsions belligères peuvent être stimulées (par l'ascétisme, la propagande, la diffusion de l'esprit de sacrifice) ou dérivées (par l'accès à des satisfactions hédonistes). En prolongeant cette analyse, il s'agit de se demander dans quelle mesure les imaginaires guerriers sont aujourd'hui susceptibles d'exalter, de disséminer et de transformer les passions belligères, selon un processus de diversification justifiant l'extension de l'investigation polémologique à des comportements et mentalités qui se répandent dans des sociétés réputées pacifiées.

Souvent, la guerre est envisagée comme un phénomène rationnel, dû à la confrontation entre des intérêts inconciliables, ceux qui s'y livrent poursuivant des objectifs incompatibles. Cette approche peut se recommander de Clausewitz qui présente la guerre comme la continuation de la politique. En fondant la polémologie au lendemain de la seconde guerre mondiale et en l'envisageant comme l'étude de toutes les dimensions impliquées dans ce phénomène social total qu'est la guerre, Gaston Bouthoul insiste, lui aussi, sur ce que celle-ci comporte de délibéré, de préparé et d'organisé. Mais la récurrence même des guerres dans l'histoire humaine attire aussi l'attention sur les impulsions qu'elles manifestent et satisfont. Ces impulsions belligères poussent les combattants à s'entretuer au nom d'un ensemble disparate de références et de revendications, d'idéaux et de griefs, qui procèdent certes de calculs, de spéculations, de bénéfices escomptés, mais qui résultent aussi de manipulations, d'endoctrinements et d'exaltations comportant une importante dimension imaginaire. Celle-ci ne tend-elle pas à prévaloir ? Au XXe siècle en tout cas, Bouthoul estime que les pays qui ont cru pouvoir tirer avantage de la guerre ont été contredits par l'expérience, les guerres ayant eu des conséquences immenses et largement imprévisibles sur les belligérants, qui ont perdu dans cette aventure une grande partie de leur puissance. Ils apparaissent ainsi menés par des tendances destructrices, voire autodestructrices, qui se parent de séductions imaginaires.

En nous appuyant sur les réflexions de Bouthoul et en les prolongeant, nous nous demanderons pourquoi l'imaginaire guerrier peut avoir un tel impact sur les sensibilités et les mentalités. Il convient pour cela d'identifier les satisfactions qu'il procure. La polémologie s'attache à ces questions non seulement parce qu'elle contribue à notre connaissance du phénomène guerrier mais aussi dans l'espoir que cette connaissance puisse en prévenir la résurgence. D'où la formulation que répète Bouthoul en détournant l'adage antique : « Si tu veux la paix, connais la guerre ! » Prendre la mesure des passions belligères l'incite en effet à chercher les moyens de les maîtriser, soit en les détournant vers d'autres sources de satisfaction, soit en les orientant vers des simulations donnant accès à leur intensité émotionnelle. Une telle visée mérite d'être discutée. L'efficacité même de l'imaginaire guerrier n'induit-elle pas une tendance à se diffuser et à stimuler les comportements violents ? Peut-il aussi avoir un effet inverse, celui de satisfaire les passions belligères autrement qu'en faisant la guerre ? Examiner l'idée de Bouthoul, selon laquelle les impulsions belligères peuvent être déviées et dérivées vers d'autres sources de satisfaction, va nous conduire à relever leur extension à des pratiques ordinaires et à des façons répandues d'appréhender la vie collective.

Séductions de l'imaginaire guerrier

Pour rendre compte du phénomène guerre, il ne suffit pas de s'intéresser à son irruption et à son déroulement. La perspective polémologique inclut tout ce qui le rend possible en amont. La guerre, de ce point de vue, est en effet une activité qui ne s'improvise pas. Elle suppose la conjonction de nombreuses ressources : de considérables investissements, la formations de compétences, l'acquisition de techniques, une concentration de moyens, des dispositions organisationnelles, des plans de campagnes, des anticipations stratégiques, une chaîne de commandement et d'obéissance. Elle exige aussi un travail de justification et toute une entreprise de transformation des mentalités collectives. Cette action psychologique a pris une importance considérable dans un contexte où la guerre, cessant d'être l'affaire des spécialistes de la chose militaire et du milieu social dont ils sont issus, en est venue à absorber une grande partie de l'énergie et des activités d'un pays. Il s'agit alors de la rendre acceptable et si possible désirable pour la population. Cette propagande développe un imaginaire particulier et elle se fait d'autant plus redondante et systématique qu'elle contraste avec le climat prévalant en temps de paix, où les esprits sont orientés par les pratiques pédagogiques ordinaires, au moins pour une part, vers l'ouverture et la diversité anthropologique et où ils sont enclins à s'intéresser à des cultures différentes, ne serait-ce que pour les retombées économiques escomptées des échanges. Pour inverser ce climat, il faut stimuler les pulsions agressives diffuses, les transformer en animosité, oeuvrer à la construction d'un ennemi perçu comme à ce point dissemblable et nuisible qu'il convient de le combattre, de l'empêcher de commettre ses méfaits, voire de le détruire. Dans les situations où un ennemi est hérité des générations précédentes, il suffit de réactiver de vieux contentieux et de renforcer des stéréotypes encore largement partagés. Les traits prêtés à l'ennemi sont volontiers naturalisés, ce qui permet d'entretenir les dispositions négatives à son égard. Lorsque le passé ne fournit pas d'« ennemi héréditaire », il faut fabriquer l'inimitié. Comment s'y prendre ? L'ennemi faisant office d'instrument, Bouthoul relève, en suivant une inspiration kantienne, qu'il n'est pas traité comme un être humain à part entière. Ayant l'apparence d'un être humain, il n'en est pas vraiment un. Sous l'Antiquité, lorsqu'il était épargné à l'issue des combats, il était destiné à servir d'esclave, c'est à dire, pour reprendre la définition donnée par Aristote, d'« instrument animé ».¹ Aujourd'hui l'esclavage a disparu, mais il est remarquable que l'ennemi soit souvent déshumanisé. Ainsi, pendant les conflits en ex-Yougoslavie, les combattants désignaient leurs ennemis par le mot « zoo », toujours employé dans de nombreuses langues pour évoquer l'animalité.² Celle-ci ne comporte en l'occurrence rien de valorisé ou d'estimable, elle est présentée comme bestialité associée à la sauvagerie, à la brutalité, à la laideur et à l'immoralité. Pour prendre un exemple récent sur un autre continent, les hommes politiques ruandais qui attisaient la haine contre les Tutsis, créant ainsi les conditions propices à leur génocide ultérieur, les évoquaient comme des insectes nuisibles à éliminer.³ Bouthoul remarque que l'ennemi est dépeint de manière à inspirer la répulsion. Et il ajoute : « on fera allusion à ses mauvaises mœurs car la luxure des autres suscite toujours le dégoût et l'indignation. »⁴ La propagande force le trait et brosse un portrait caricatural : « la méthode consiste à le noircir, à rappeler ses méfaits, les crimes (inventés ou véritables, peu importe) qu'on lui impute. »⁵ Tout un imaginaire hostile est ainsi déployé pour induire des émotions négatives et attiser les passions belligènes.

¹ Aristote, *La Politique*, Paris, Vrin, 1962.

² Vivod Maria, (2013). « In the Shadow of the Serbian Paramilitary Units: Narrative Patterns about the Role of Paramilitary Units in Former Yugoslav Conflict », *Advances in Anthropology*, 2013, n° 3, p. 23-32.

³ Sherti Epimaque, *Génocide et reconstruction de la paix au Rwanda. Une contribution polémologique*. Thèse soutenue le 24/9/2011 à l'Université de Strasbourg sous la direction de P. Hintermeyer.

⁴ Bouthoul Gaston, *Traité de polémologie Sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1970, p. 169.

⁵ Ibid.

La répétition des messages systématiquement dépréciateurs en vient à faire apparaître l'ennemi comme « celui envers lequel tout est permis, qu'on a le devoir de supprimer par tous les moyens. »⁶ À son égard, l'absence de scrupule devient licite et même impérative, si bien que s'opère une modification des règles qui prescrivent d'ordinaire les égards et la protection mutuelle dans le cadre de la vie sociale. La deshumanisation de l'ennemi ouvre la voie à de profondes modifications morales. Les plus évidentes consistent à reléguer ceux qui sont désignés comme ennemis à un statut qui autorise à leur faire subir des préjudices qu'il est communément prohibé d'infliger à ses semblables. Même l'interdit du meurtre se trouve levé et inversé en prescription de tuer. Mais cette suspension sélective des principes fondamentaux ne saurait être interprétée comme une licence généralisée, elle a pour contrepartie des exigences morales renforcées. Bouthoul observe que l'exaltation des passions belligènes à l'œuvre dans la construction de l'ennemi fait entrer dans un univers moral fait de rigorisme. « C'est également un trait constant dans les pays qui se préparent à la guerre que les efforts pour préparer les esprits à la discipline et au sacrifice. On s'efforce de rendre les mœurs plus austères ; en général, les femmes sont les boucs émissaires ; à l'avance, on leur fait faire pénitence. »⁷ Bien des incohérences accompagnent la construction de l'ennemi. Tantôt l'accent est mis sur sa dangerosité, qui rehausse le prestige retiré à le combattre et à le vaincre. Tantôt il apparaît au contraire comme une proie facile : « on dépeint le futur ennemi comme odieux, sans doute, mais de plus faible et déliquescant. »⁸ L'imaginaire guerrier fait ainsi flèche de tout bois. Jouant sur de multiples registres, sans crainte de l'affabulation, de l'excès et de la contradiction, il présente un aspect sans cesse changeant à l'analyse critique et n'en est que d'autant plus difficile à désamorcer.

Les phrases de Bouthoul qui viennent d'être citées témoignent de l'importance qu'il accorde aux aspects imaginaires dans l'exaltation des passions belligènes. Elles sont également remarquables en ce que le sujet des verbes et des initiatives prises pour changer les mentalités est fréquemment « on » : on impute des crimes à l'ennemi, on le dépeint comme odieux, on s'efforce de rendre les mœurs austères. Par ce pronom indéfini, l'auteur renvoie aux responsables qui s'appêtent à poursuivre leurs objectifs politiques par des moyens militaires. Mais il suggère également que d'autres voix se mêlent aux leurs, celles de divers auteurs, publicistes, orateurs, et celles de multiples relais anonymes dans l'opinion publique, qui participent au conditionnement des esprits et à l'instauration d'un climat propice à l'affrontement. Sans doute faut-il même reconnaître que ceux qui cherchent à atteindre la propagande peuvent y adhérer volontiers et la diffuser à leur tour. Une des raisons de ce succès tient aux séductions qu'exerce l'imaginaire guerrier. En expliquant qu'il incite à s'affranchir des règles impérieuses de la morale tout en provoquant une surenchère moralisatrice, Bouthoul permet de comprendre qu'un des attraits de l'imaginaire guerrier est sa capacité à satisfaire des aspirations contradictoires. L'imaginaire se caractérise d'ailleurs plus généralement par la possibilité de condenser des significations opposées. A la différence du concept, il n'est pas bridé par le principe de non-contradiction, si bien qu'il peut associer des tendances qui, dans une approche rationnelle, apparaissent difficiles à concilier. Par l'importance accordée aux dimensions imaginaires dans la genèse des phénomènes sociaux et la recommandation de « toujours tenir compte de la pluralité des sentiments humains »⁹, Bouthoul préfigure des développements ultérieurs.¹⁰ Ayant publié un ouvrage

⁶ Id., p. 328.

⁷ Id., p.172.

⁸ Id., p. 170.

⁹ Id., p. 172.

¹⁰ cf par exemple Castoriadis Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, 1975

sur l'invention avant de s'intéresser aux conflits comme autre moteur majeur de transformation de la société, il en vient même à envisager celle-ci comme « une hallucination partagée ».¹¹

L'imaginaire guerrier est à ce point séduisant qu'il est élaboré de diverses manières, certaines étant au moins partiellement indépendantes de sollicitations politiques. Il arrive ainsi qu'il soit cultivé, non par les autorités publiques, mais par des individus et des groupes de la société civile. Celle-ci est traversée par des conflits, dont une des caractéristiques est qu'ils peuvent s'envenimer et donner lieu à une montée aux extrêmes. Ils polarisent alors les relations sociales, ce qui constitue une manière de les simplifier, de les intensifier et d'en majorer le sens. Julien Freund insiste sur l'attrait exercé par la transgression des lois ordinaires et sur l'engouement pour « la situation exceptionnelle ».¹² Elle ouvre sur des expériences imprévisibles, avec des opportunités pour sortir des sentiers battus, vivre des aventures exaltantes, gagner rapidement davantage que ce que l'on n'acquiert d'ordinaire que par des efforts à long terme. L'imaginaire guerrier offre une opportunité d'échapper aux routines, il permet de transcender la banalité quotidienne en renouant avec l'héroïsme, avec la consécration sociale résultant d'un rapport direct avec la mort. Celui qui est prêt à se mesurer à cette puissance suprême en tire une légitimité qu'il peut faire valoir dans ses relations sociales.¹³ Cette prééminence issue de la confrontation avec la mort s'est encore renforcée à mesure que cette dernière s'est trouvée reléguée en marge de la vie sociale habituelle. En assumant une proximité avec la mort qui apeure le commun des mortels, le héros conjugue esprit de sacrifice et volonté de puissance, ces tendances contraires se potentialisant mutuellement. Les passions belligènes s'exaltent ainsi à la perspective d'accéder à une « expérience existentielle »¹⁴ inédite, à une épreuve décisive conférant à ceux qui en triomphent une indéfectible aura.

Dérivations

Bouthoul considère l'affaiblissement mutuel comme le principal résultat des guerres et il se demande en conséquence pourquoi des nations entières y consentent, s'y préparent et s'y jettent avec détermination et même avec enthousiasme, alors qu'auparavant, en temps de paix, elles conjuguèrent leurs efforts pour produire des richesses qui apparaissent ainsi avec le recul rétrospectif comme destinées à être périodiquement dilapidées. Le paradoxe est interprétable pour un esprit qui réfléchit à partir de la configuration épistémologique de la première moitié du XXe siècle, marquée notamment par les œuvres de Freud, de Mauss et de Bataille. Elles convergent en ce qu'elles portent attention aux significations anthropologiques, sociales et psychiques des comportements caractérisés par la dépense et la déperdition d'énergie. Dans le sillage de ces auteurs, Bouthoul envisage les guerres comme un sacrifice auquel les groupes humains recourent périodiquement pour se décharger d'un excès de forces qui, si elles restaient sans emploi, se retourneraient contre la collectivité dont elles sont issues.¹⁵ Cette conception le conduit à se préoccuper non seulement des ravages dus aux guerres mais aussi de ceux imputables à leur absence. Ses textes alertent fréquemment sur le double danger de l'ère ouverte par la course aux armements nucléaires : aux risques liés à leur emploi possible s'ajoutent ceux dérivant de la dissuasion, qui l'amènent à s'inquiéter des frustrations dues à l'impossibilité de la guerre. Il vise donc à « éviter que l'actuel équilibre de la terreur ne dégénère en privation de guerre suscitatrice de

¹¹ Bouthoul Gaston, *Les mentalités*, Paris, P.U.F., 1952.

¹² Freund Julien, *Sociologie du conflit*, Paris, P.U.F., 1983, p. 93.

¹³ Hintermeyer Pascal, « Mort et légitimité », *Revue de l'Institut de sociologie*, Université libre de Bruxelles, 1999/1-4, p. 27-44.

¹⁴ Freund Julien, *op. cit.*, p. 309.

¹⁵ Hintermeyer Pascal, « Polémologiques », in Ndiaye A et Ferrand-Bechmann D., *Violences et société, regards sociologiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 2010, p. 91-110.

névroses collectives et de poussées suicidaires. »¹⁶ En ce sens, la polémologie ne se borne pas à l'étude des guerres, elle étend sa recherche à l'ensemble des phénomènes par lesquels se manifestent des logiques mortifères. La revue *Etudes polémologiques* en est ainsi venue à diversifier les sujets abordés, en traitant, par exemple, de l'hécatombe provoquée par la fréquence des accidents de la circulation.¹⁷

En écho aux travaux suscités par l'école française de sociologie, le développement de l'ethnologie et celui de la psychanalyse, Bouthoul ne pense pas que la seule identification des processus destructeurs et de leurs conséquences désastreuses suffise à les prévenir. C'est pourquoi les bonnes intentions pacifistes lui paraissent insuffisantes. Si les guerres sont la conséquence d'impulsions puissantes, il est illusoire de vouloir les empêcher parce que les tendances ainsi refoulées ne manquent pas de resurgir avec encore plus de force. Il serait plus habile et plus efficace de repérer les moments propices pour leur offrir des dérivations permettant de les satisfaire autrement. Dès le début du *Traité de polémologie*, Bouthoul annonce son ambition de « trouver aux fonctions sociologiques des guerres des substituts moins atroces. »¹⁸ Il considérerait qu'une fonction vitale, à défaut d'être supprimée, pouvait « être déviée vers d'autres exutoires ou d'autres fins. »¹⁹ S'il est aisé de critiquer les schémas fonctionnalistes et énergétiques qui s'expriment dans de tels passages, il est plus intéressant de suivre le raisonnement de l'auteur et de s'intéresser aux exutoires et aux substituts susceptibles de remplacer les guerres. Pour désactiver les impulsions qui y conduisent ou qui disposent à d'autres comportements destructeurs, il s'agit alors, soit de découvrir un équivalent émotionnel d'intensité comparable à la guerre, soit de donner accès à d'autres manières de vivre intensément. Se dessine alors un double mouvement de déviation et de simulation conduisant à étendre les passions belligènes et visant à les satisfaire autrement que par l'actualisation de la guerre.

En recherchant les manières de détourner les passions belligènes vers d'autres activités que la guerre, Bouthoul revient sur ce que cette dernière peut avoir d'attrayant pour ceux qui sont disposés à la faire : elle ouvre d'autres horizons, permet d'échapper aux routines, donne l'opportunité de parcourir des contrées nouvelles, de s'emparer de richesses et de s'initier à des usages inconnus, de découvrir des secrets enfouis dans le monde et en soi. Elle conduit à se mesurer à l'ennemi, à se révéler à soi-même, à tenter sa chance. Elle apparaît ainsi, dans une société ressemblant à une fourmilière, comme « le seul inconnu, le seul hasard, le jeu, l'aventure et l'espoir d'une destinée non stéréotypée. »²⁰ Tous ces penchants, réfrénés dans les sociétés organisées, n'en restent pas moins enfouis dans l'être humain. Lorsqu'il cesse de les étouffer, peut-être en vient-il à entrer « en contradiction avec la civilisation qu'il a créée, au point qu'il s'insurge contre elle et tente de la détruire périodiquement. »²¹ Cette réaction contre ce que la société pacifiée comporte de régularité et de quiétude, de frustration et d'ennui, est ainsi envisagée comme un désir de bouleverser l'ordre établi. Il resurgit périodiquement, captive en particulier les jeunes générations, les entraîne dans une exaltation destructrice. Cette passion est encore avivée par le risque de perdre la vie et par la solidarité unissant les combattants face à la mort. De ce point de vue, la guerre apparaît comme « la source la plus intense des émotions collectives. »²²

Pour détourner les potentiels combattants de ces émotions puissantes, l'idéal serait de leur prodiguer des promesses d'émotions aussi intenses, mais accessibles en temps de paix. Si cela semble

¹⁶ Bouthoul, *Traité, op. cit.*, p. 4.

¹⁷ *Etudes polémologiques*, n°5, 1972.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Id., p. 276.

²⁰ Id., 411.

²¹ Ibid.

²² Id., p. 3.

difficile, car la paix peine à rivaliser avec ce que la guerre a de prenant, elle peut tout de même offrir à ses membres voulant vivre passionnément des possibilités de réalisation diversifiées. La dérivation consiste alors à rendre la guerre comparativement moins attrayante en orientant ceux qu'elle pourrait attirer vers d'autres émotions, d'autres sources de satisfaction et de reconnaissance sociale, d'autres distractions. Bouthoul cherche à répondre autrement aux aspirations à la découverte, à la compétition, à la fusion, voire à la débauche. Il préconise de « satisfaire toutes les impulsions migratrices, sportives, culturelles, mystiques et même orgiaques des populations. »²³ Et il semble disposé à aller assez loin dans cette voie, par exemple en soutenant que « les jeunes gens ont aussi un intense besoin de la fête » et en précisant que cela peut aller jusqu'à « l'orgie sacrée accompagnée de destruction. »²⁴ De tels excès posent bien sûr problème en temps de paix, d'autant qu'ils heurtent les principes de sociétés où l'accumulation et la croissance sont devenues des références centrales, mais leur répression intransigeante ne risquerait-elle pas de précipiter des confrontations encore plus destructrices ? Après tout, des fêtes comme le carnaval, qui parodie et inverse ponctuellement les hiérarchies sociales, ont pu être tolérées, voire ritualisées comme des désordres périodiques institués en vue d'un rapide retour à l'ordre. Les manifestations qui y ressemblent de nos jours, de la gay pride aux zombiwalks en passant par les fêtes techno, ne sont-elles pas de même à apprécier comme des opportunités de dissidence et de défolement collectif contribuant à apaiser les tensions ?²⁵

Un autre mode de dérivation est bien connu depuis l'Antiquité et les évocations des délices de Capoue. Il s'agit de calmer les ardeurs des combattants en les comblant par le confort, la licence et les plaisirs. Bouthoul « en arrive à cette conclusion paradoxale, qui rappelle par certains côtés la thèse de l'Anglais Mandeville au XVIII^e siècle, à savoir que le luxe, la dissipation, la paresse et la facilité des mœurs sont des facteurs de paix car ils freinent l'accumulation économique des surplus qui, faute d'autres exutoires, conduisent à la guerre. »²⁶ Les aspirations à la consommation et à la jouissance des biens lui apparaissent donc propices à la paix. Et tout ce qui rend plus aisées les conditions de vie et de travail lui semble aller dans le même sens, si bien qu'il incline à être également favorable à la prise en compte des revendications syndicales. Et il attache une importance décisive à la réduction des naissances, qu'il nomme « désarmement démographique ». Il est ainsi en phase avec le courant qui, au début de la 2^e moitié du XX^e siècle, prône l'accès pour le grand nombre à une civilisation des loisirs.²⁷ Celle-ci, faisant prévaloir une orientation hédoniste plutôt que sacrificielle, contribuerait à la préservation de la paix.

Simuler la guerre

Mais les délices, les raffinements et les divertissements que procure la paix ne parviennent pas forcément à éteindre la soif d'émotions intenses associées à la guerre. Un autre procédé consiste à les faire éprouver sur le mode de la simulation, en jouant avec les ressources de l'imaginaire. « Dans presque toutes les civilisations, il existe des distractions et des jeux qui ont tous pour caractère commun de simuler la guerre. »²⁸ Le rapprochement entre guerre et jeu est facilité par certaines caractéristiques de ce dernier, et d'abord parce que celui-ci offre la possibilité de s'adonner à une activité volontaire, désintéressée, obéissant à ses propres règles, suscitant des émotions spécifiques et échappant aux contraintes ordinaires. Cette activité est « située en dehors de la vie

²³ Id., p. 498.

²⁴ Id., 392.

²⁵ Cf par ex. Paris Vincent, *Zombies – Sociologie des morts-vivants*, Paris, éd. XYZ, 2013.

²⁶ Bouthoul, *Traité*, p. 235.

²⁷ Cf par ex. Dumazedier Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, éd. Du Seuil, 1962.

²⁸ Id., p. 133.

courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur. »²⁹ De plus, la typologie qui a été élaborée pour rendre compte des fondamentaux à l'œuvre dans l'extrême diversité des jeux qui captivent les êtres humains dévoile autant de ressorts d'émotions puissantes.³⁰ Ainsi, beaucoup de jeux présentent une dimension agonistiques, avec l'organisation de compétitions et le développement de rivalités susceptibles de prendre une tournure acharnée. Cette haute intensité émotionnelle donne lieu à un investissement en temps et en ressources, intellectuelles, affectives, voire matérielles et financières, qui contraste avec la gratuité du jeu. L'engouement qu'il suscite peut paraître exagéré à un observateur extérieur et il ne s'explique pas uniquement par les gains et le prestige pouvant résulter de la victoire. En effet, « d'une façon symbolique (que d'innombrables mythes dépeignent comme réelle), gagner au jeu, c'est « tuer » l'adversaire. »³¹ Cette signification existentielle peut faire du jeu une manière de satisfaire les passions belligènes. La dimension agonistique est la plus clairement commune à certains jeux et à la guerre mais d'autres principes ludiques mis en évidence par Roger Caillois ne sont pas absents de cette dernière.³² Ainsi l'*alea* a une grande force d'attraction, des individus comme des groupes étant prêts à risquer des sommes importantes pour tenter leur chance. De même, *illinx*, ses vertiges et ses modifications de conscience ainsi que *mimicry*, ses masques et changements d'identité, sont repérables à la fois dans les jeux et dans les guerres et contribuent à renforcer la proximité affective entre les deux activités.

Si les jeux font appel à des ressorts qui fonctionnent aussi dans la guerre, leur rapprochement est bien sûr particulièrement significatif dans le cas du jeu de guerre. Comme le rappelle Bouthoul, il est tellement répandu qu'il en vient à faire figure d'invariant anthropologique. La préparation à la guerre est d'autant plus volontiers présentée comme un jeu qu'elle s'efforce d'anticiper les multiples possibilités liées à la conduite des opérations. Le *Kriegsspiel* perfectionné par le Baron von Reisswitz a été systématiquement pratiqué dans l'armée prussienne, comme en atteste la publication hebdomadaire de cette dernière dès 1824³³ et il a contribué ensuite à l'élaboration minutieuse de plans de campagne par les Etats-majors. Cette approche s'est diffusée ultérieurement à tous les niveaux de l'armée grâce aux perfectionnements de l'informatique qui ont permis le développement de la *Military Simulation*. Ainsi, en introduction d'un rapport issu du Centre de Simulation pour la Formation, l'Entraînement et l'Expérimentation, Le Général Olivier Tramond écrit : « Quel qu'en soit son niveau, la préparation opérationnelle des forces terrestres ne peut plus se concevoir sans simulation. »³⁴ La suite du rapport détaille l'apport de la simulation pour la formation et l'entraînement et développe ses différents aspects, virtuels, instrumentés et constructifs. La réflexion et la pratique de la guerre en sont venues à accorder une place majeure à la simulation et au jeu.³⁵

Réciproquement, l'offre de jeux de guerre à destination du public est devenue prolifique et protéiforme. Elle a notamment développé des techniques pour donner aux utilisateurs l'illusion d'être en situation de combat, leur permettant ainsi d'éprouver des émotions guerrières. Prenons un exemple parmi beaucoup d'autres, celui d'un site qui propose aujourd'hui des centaines de *war games*. Il les promeut ainsi : « Avec ces jeux de guerre, tu vas pouvoir te défouler en vidant ton

²⁹ Huizinga Johan, *Homo ludens*, Paris, Gallimard, 1988, p. 35.

³⁰ Caillois Roger, *Les jeux et les hommes*

³¹ Lévi-Strauss Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 46.

³² Caillois, op. cit.

³³ *Militair Wochenblatt*, N° 402, Berlin, 6 mars 1824.

³⁴ Centre de Doctrine et d'Emploi des Forces, *La simulation pour la préparation opérationnelle*, Cahier de la simulation, Paris, Ministère de la Défense, décembre 2012.

³⁵ Derian James, « War as game », *The Brown Journal of World Affairs*, Eté-automne 2003, volume X, n°1, p. 37-47.

chargeur sur plein d'ennemis différents ! Prépare-toi à être un guerrier intrépide et au sang-froid exemplaire dans des missions très diverses mais toutes dangereuses. »³⁶ Ces jeux sont donc censés offrir, outre l'opportunité de décharger son agressivité par le maniement des armes et l'anéantissement de nombreux ennemis, celle de révéler son courage, son habileté et sa maîtrise de soi face au danger. L'une des limites de tels jeux tenant à ce que la reconstitution sommaire d'une atmosphère conventionnellement belliqueuse y supplée à la présentation des causes, du contexte et des significations du conflit, d'autres jeux mettent précisément l'accent sur ces éléments de compréhension et sur les interactions. Les jeux de rôle s'attachent tout particulièrement à ces aspects en proposant aux participants des récits les incitant à coproduire le scénario conflictuel.³⁷ Ils leur permettent de vivre une aventure inédite par le truchement d'un personnage interprété pendant un temps relativement long. Cette approche se décline en diverses thématiques, dont celle des jeux post-apocalyptiques où il s'agit d'affronter une situation consécutive à une catastrophe. « C'est dans un contexte qui peut être perçu comme angoissant, imprévisible, que les joueurs devront jouer à survivre, ou plutôt à faire survivre leurs avatars. »³⁸ Parallèlement aux expériences existentielles en situation extrême, d'autres simulations s'appliquent à d'autres mondes, par exemple celui des affaires ou de la politique. Les *business war games* et *political war games* témoignent aussi, à leur manière, de l'extension des passions belligènes à divers secteurs d'activité.

Dans la prolifération des simulations guerrières, la question de fond reste de savoir si toutes ces manières de jouer à la guerre tendent à éviter son occurrence effective ou si, au contraire, elles en entretiennent le désir. La simulation de la guerre est-elle une substitution ou une incitation à cette dernière ? Le débat n'est pas nouveau, il prolonge celui sur l'effet cathartique³⁹ escompté de la représentation de comportements extrêmes. Aristote considérait que la participation à des états émotionnels véhéments permettrait de purger l'âme des spectateurs amenés à éprouver ces expériences, ce qui les orienterait vers la modération affective et à la prise de distance réflexive. Cette conception a été reprise par les théoriciens du théâtre classique, puis actualisée par la psychanalyse qui a inspiré la proposition, exposée par Bouthoul, de désactiver les passions belligènes par leur extension même. Mais il est inversement possible de soutenir que la diffusion d'interdits transgressés risque d'exercer une fascination banalisant les actes violents et incitant à les reproduire par un effet d'entraînement. Les logiques de la simulation ne s'avèrent donc pas univoques. Elles peuvent satisfaire les pulsions agressives en leur offrant un exutoire donnant accès à une expérience d'intensité comparable à celle que procure la confrontation, son absence étant compensée par la restitution concentrée d'états émotionnels équivalents. La simulation relève alors d'une forme élaborée de dérivation. Mais elle peut aussi stimuler le goût de l'engagement guerrier et induire un goût pour des sensations de plus en plus fortes, susceptible d'entraîner à faire l'expérience effective de ce qui a été précédemment simulé. Et elle peut aboutir à des interférences, des télescopes et des confusions entre le virtuel et le réel qui ramènent à la question des images et des imaginaires.

Imaginaires guerriers de la société

Les débats sur l'impact des images violentes resurgissent périodiquement. Ainsi, début 2016, les autorités politiques et judiciaires ont défendu des positions différentes sur l'opportunité de limiter l'accès à la projection du documentaire *Salafistes* qui reproduit des scènes de décapitation, de défenestration et d'amputation produites par la propagande djihadiste. On sait que

³⁶ Jeu.info, site consulté le 8 juillet 2016.

³⁷ Caïra Olivier, *Jeux de rôle – Les forges de la fiction*, Paris, CNRS Editions, 2007.

³⁸ Boudarel Michaël, *L'avatar dans les jeux de rôle : expérimentation de l'identité en situation extrême*, Université de Strasbourg, mémoire de master 1 sous la direction de P. Hintermeyer.

³⁹ Aristote, *La poétique*, Paris, éd. Du Seuil, 1980.

celle-ci déverse systématiquement de telles séquences sur Internet pour marquer les sensibilités et susciter des ralliements. On sait aussi que des tueurs de masse ont été marqués par la pratique de jeux vidéos violents et fascinés par le spectacle de massacres à grande échelle qu'ils ont entrepris de surpasser.⁴⁰ De tels exemples rappellent qu'il importe d'approfondir les réflexions sur l'impact des images, sur les différentes manières de les recevoir, de les comprendre et de les utiliser.⁴¹ Cette diversité engage à dépasser les interprétations binaires, notamment les controverses maintes fois répétées entre iconodoules et iconoclastes, même les plus rigoristes de ces derniers usant aujourd'hui sans réserve de la puissance des images. Celles-ci se propagent rapidement dans tous les sens mais leurs significations et leurs interprétations peuvent diverger. Et elles suscitent des réactions multiples, de la fascination au rejet, en passant par l'identification, la banalisation, la méfiance ou la suspicion.

De même, l'imaginaire guerrier est omniprésent dans le monde contemporain mais, comme d'autres manifestations imaginaires, il se caractérise par une irréductible ambivalence et par une diversité de registres dont certains se prêtent à l'euphémisation alors que d'autres inclinent à l'hyperbole.⁴² Revenons sur l'exemple des compétitions sportives que Bouthoul envisageait comme une manière de détourner des passions belligènes. Elias a soutenu une position analogue qui a été suivie par de nombreux sociologues.⁴³ Il faisait valoir que le sport concourait à la civilisation des mœurs en canalisant la violence et en la soumettant au respect de règles explicites. Comme le jeu, il s'achève à un moment prévisible, à la différence de la guerre qui ouvre sur l'inconnu. Il présente toutefois quelque analogie avec cette dernière et les propriétés cathartiques du sport sont peut-être même d'autant plus puissantes qu'il inclut des rituels guerriers. Le Haka auquel se livrent les All blacks avant un match annonce l'intensité avec laquelle ils s'engagent dans la confrontation. L'efficacité du sport pour contenir les passions belligènes tient à ce qu'il constitue une manière de les exprimer. De même, un footballeur célèbre déclare : « je mène des batailles. » Et, à propos du stade, « cela m'évoque un champ de bataille (...) C'est un champ de bataille où je remporte mes victoires. »⁴⁴ L'intensité émotionnelle à laquelle le sport donne libre cours peut aisément donner lieu à des dérapages, sur le terrain, dans les tribunes et aux abords des stades. Des cultures de la violence, comme le hooliganisme, se diffusent en marge des rencontres sportives et nécessitent d'importants dispositifs sécuritaires. Cette nécessaire vigilance montre que l'imaginaire guerrier n'est pas toujours aisé à réguler. Et il peut présenter des manifestations extrêmes comportant de bien pires difficultés.

L'imaginaire guerrier révèle de nos jours l'ampleur de ses potentialités destructrices à travers la manière dont il peut se débrider en induisant et radicalisant des dissidences absolues. Anticiper la guerre n'y conduit pas nécessairement lorsque la décision de la mener en dernier recours est prise par un commandement qui en soupèse les conséquences. Mais le terrorisme remet en cause le monopole étatique de l'exercice de la violence légitime, il instaure le développement de situations intermédiaires entre guerre et paix, une indétermination entre ces deux termes et la possibilité de recourir aux méthodes de la guerre sans avoir à assumer ses contraintes et limites, notamment le respect des conventions protégeant les civils.⁴⁵ L'évolution récente du terrorisme illustre une tendance à la dissémination, à l'autonomisation et l'exacerbation de passions belligènes emportées dans une

⁴⁰ Collectif, *La logique du massacre. Derniers écrits des tueurs de masse*, Paris, Ed. Inculte, 2010.

⁴¹ *Revue des sciences sociales*, « Voir/Savoir » n° 54 dirigé par P. Hintermeyer, 2015.

⁴² Durand Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.

⁴³ Elias Norbert, Dunning Eric, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

⁴⁴ Interview de Zlatan Ibrahimovic, par Rémi Dupré et Stéphane Mandard, *Le Monde*, 8 juin 2016.

⁴⁵ Hintermeyer Pascal, « Terrorisme, sacrifice et volonté de puissance », *Etudes sur la mort*, 2006, n° 130, p. 29-38.

escalade mortifère. Les terroristes contemporaines ne visent plus à imposer une négociation dans le cadre d'un rapport de force inégal. Ils poursuivent un objectif d'extermination qui reste limité, en raison des restrictions découlant des modes opératoires accessibles à ces combattants, mais qui se veut subjectivement illimité en mettant en scène le sacrifice de ceux qui l'accomplissent pour marquer leur emprise sur l'ensemble de la population frappée. Des rhétoriques nationales, sociales ou religieuses se prêtent à l'hyperbole imaginaire et lui fournissent des idéologies et des sigles disponibles pour être invoqués par les individus et les petits groupes qui justifient ainsi leur passion de l'anéantissement et l'assouvissent sur les cibles de leur choix.

Si la passion destructrice peut ainsi outrepasser toute mesure, l'imaginaire qui lui est associé ne se manifeste pas le plus souvent de cette manière paroxystique. Se présentant sous une forme atténuée, il n'en imprègne que d'autant plus largement la vie collective ainsi que les manières d'en rendre compte. La société est traversée de conflits qui sont essentiels à sa dynamique mais qui menacent toujours de s'envenimer.⁴⁶ Ils dérivent du heurt des intérêts et des opinions sur de nombreux sujets. Même ceux qui paraissent propices à l'affirmation de valeurs partagées et à la convergence des initiatives, par exemple la lutte contre la maladie et la mort, peuvent devenir source de dissensions et de polémiques tenaces.⁴⁷ Or le conflit « introduit dans une autre situation : la situation exceptionnelle »⁴⁸ où chacun cherche à imposer sa volonté, dans une escalade qui peut conduire à la violence. « Un conflit ne se laisse pas subordonner à des règles qui le définiraient, mais il crée sans cesse, dans son déroulement même, ses propres normes, au hasard des circonstances et des possibilités, en dehors de la référence à un cadre juridique.⁴⁹ » Ce contexte d'indétermination et de dérèglement est évoqué par beaucoup de sociologues en référence aux réflexions de Durkheim sur l'anomie. Freund en donne la définition suivante : « l'anomie, c'est à dire une sorte de guerre civile larvée. »⁵⁰ Si l'ombre de la discorde reste toujours tapie au sein de la société conflictuelle, il n'est pas surprenant que s'y manifeste l'extension des passions belligères et le développement de diverses variantes de l'imaginaire guerrier.

L'analyse des mouvements sociaux met en relief les principes d'identités, d'opposition et de totalité qui les animent mais aussi la possibilité que ces principes soient essentialisés et transformés en *casus belli*.⁵¹ Même lorsqu'ils ne donnent pas lieu à de tels dérapages, les mots utilisés pour en rendre compte font d'importants emprunts à la terminologie guerrière : rapports de force, engagement, mobilisations, luttes, alliances, opérations, stratégies, tactiques, offensives, résistances, négociations, etc. Ces termes sont trop souvent employés à la fois par les protagonistes des conflits ainsi que par ceux qui les évoquent, les commentent ou les expliquent pour que leur usage soit purement métaphorique. Ou alors il faut se demander pourquoi ces métaphores rencontrent un tel succès et ce que leur emploi signifie. Elles viennent même aisément sous une plume décrivant les difficultés d'une mère de famille à faire manger des légumes à ses enfants. « La stratégie gagnante ? Les surprendre sans les braquer. Les séduire sans les attaquer de front, parfois par la ruse. Et les avoir à l'usure, en multipliant les offensives. Pour appliquer Clausewitz au menu familial, voici quelques ficelles... »⁵²

⁴⁶ Delannoi Gilles., Hintermeyer Pascal., Raynaud Philippe., Taguieff Pierre.-André (dir.), *Julien Freund, la dynamique des conflits*, Paris, Berg International, 2011

⁴⁷ Hintermeyer Pascal, « Les conflits face à la maladie et à la mort » in Klinger et Schehr, *Les dynamiques sociales et leurs conflits*

⁴⁸ Freund Julien, *Sociologie du conflit*, op. cit., p. 93.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 307.

⁵⁰ Freund, *Sociologie du conflit*, op. cit., p. 8.

⁵¹ Touraine Alain, *Production de la société*, Paris, éd. Du Seuil, 1973.

⁵² Noblet Stéphanie, « Mange tes blettes, ça rend moins bête. L'art de déployer ruses et entourloupes pour faire accepter aux enfants des légumes qui changent de l'ordinaire. », *Le Monde*, 2 mai 2016.

Dès lors que les relations sociales comportent une oppositions entre volontés, l'imaginaire guerrier semble ainsi devenu une ressource pour l'action et la pensée sur l'action dans la société conflictuelle. Les approches privilégiant les vertus de la dérivation et de la simulation suggèrent une interprétation complémentaire : invoquer la guerre avec l'insistance qu'autorisent ses expressions imaginaires peut être une manière de conjurer sa venue.

En s'efforçant de comprendre la guerre, le fondateur de la polémologie vise aussi à faire réfléchir sur les divers moyens de préserver la paix. Cette préoccupation n'est pas nouvelle mais elle est généralement centrée sur l'acquisition des forces nécessaires pour assurer la sécurité d'une population dans un contexte international recelant des menaces et des incertitudes. L'importance accordée à l'étude des relations internationales est justifiée car il ne suffit pas qu'un pays ne veuille pas la guerre pour qu'elle lui soit effectivement épargnée. Mais la guerre ne résulte pas seulement d'une rationalité stratégique. Elle se fait avec des êtres humains qui doivent au moins y consentir et si possible y adhérer. Les passions belligères les y incitant, Bouthoul cherche à comprendre ce qui les déclenche, les entretient, les stimule. Et il en vient à se demander comment elles peuvent aussi être dérivées ou simulées. En prolongeant ces interrogations, nous avons relevé des tendances à l'extension des passions belligères dans de multiples directions et activités sociales. La diversité des imaginaires qui leur sont associées peut d'ailleurs revêtir des significations très différentes, allant parfois jusqu'à l'exaltation mortifère mais plus communément orientées vers la recherche de ressources pour appréhender les rivalités et les opportunités dans le cadre de la société conflictuelle.

Dans ses explications sur la genèse et la répétition des guerres, Bouthoul accorde une grande attention aux déséquilibres internes à la société et aux frustrations de certaines de ses composantes. Cette dimension sociologique, qu'il articule avec les récentes découvertes anthropologiques et psychologiques, constitue la nouveauté de l'approche qu'il préconise. La polémologie, en tant que programme d'étude de l'ensemble des aspects liés au phénomène guerre ne saurait négliger cette dimension sociologique qui ne se substitue pas aux études stratégiques mais vient les compléter et les complexifier. La pertinence de cette démarche, conceptualisée au lendemain de la seconde guerre mondiale, s'est encore accrue au début du XXI^e siècle, dans un contexte où les déséquilibres internes et extérieurs à la société s'entremêlent et ne sont plus isolables les uns des autres. Il apparaît alors plus clairement que les risques destructeurs se cumulent, s'entremêlent et se conjuguent. Les développements actuels de l'analyse des relations internationales⁵³ confirment l'importance d'analyser les dimensions sociologiques des conflictualités contemporaines.

Pascal Hintermeyer

Professeur de sociologie

UMR 7367 Dynamiques européennes

(Université de Strasbourg/CNRS)

⁵³ cf par exemple Badie Bertrand, *Nous ne sommes plus seuls au monde. Un autre regard sur l'ordre international*, Paris, La découverte, 2016

Bibliographie

- Aristote, *La Politique*, Paris, Vrin, 1962.
Aristote, *La poétique*, Paris, éd. Du Seuil, 1980.
Badie Bertrand, *Nous ne sommes plus seuls au monde. Un autre regard sur l'ordre international*, Paris, La découverte, 2016
Bouthoul Gaston, *Traité de polémologie Sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1970
Bouthoul Gason, *Les mentalités*, Paris, P.U.F., 1952.
- Caillois Roger, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958.
- Caïra Olivier, *Jeux de rôle – Les forges de la fiction*, Paris, CNRS Editions, 2007.
Castoriadis Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, 1975.
Centre de Doctrine et d'Emploi des Forces, *La simulation pour la préparation opérationnelle*, Cahier de la simulation, Paris, Ministère de la Défense, décembre 2012.
Collectif, *La logique du massacre. Derniers écrits des tueurs de masse*, Paris, Ed. Inculte, 2010.
- Delannoï Gilles., Hintermeyer Pascal., Raynaud Philippe., Taguieff Pierre.-André (dir.), *Julien Freund, la dynamique des conflits*, Paris, Berg International, 2011.
- Derian James, « War as game », *The Brown Journal of World Affairs*, Été-automne 2003, volume X, n°1, p. 37-47.
- Dumazedier Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, éd. Du Seuil, 1962.
Durand Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.
- Elias Norbert, Dunning Eric, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.
- Freund Julien, *Sociologie du conflit*, Paris, P.U.F., 1983, p. 93.
Hintermeyer Pascal, « Mort et légitimité », *Revue de l'Institut de sociologie*, Université libre de Bruxelles, 1999/1-4, p. 27-44.
- Hintermeyer Pascal, « Entre guerre et paix, le terrorisme », *Revue des sciences sociales*, Strasbourg, 2006, p. 46-53.
- Hintermeyer Pascal, « Polémologiques », in Ndiaye A et Ferrand-Bechmann D., *Violences et société, regards sociologiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 2010, p. 91-110.
- Huizinga Johan, *Homo ludens*, Paris, Gallimard, 1988.
- Klinger Myriam et Schehr Sébastien (dir.), *Les dynamiques sociales et leurs conflits : mobilisations, régulations, représentations*, Presses de l'Université de Savoie, 2014.
- Lévi-Strauss Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- Paris Vincent, *Zombies – Sociologie des morts-vivants*, Paris, éd. XYZ, 2013.
- Revue des sciences sociales*, « Voir/Savoir » n° 54 dirigé par P. Hintermeyer, 2015.
- Sherti Epimaque, *Génocide et reconstruction de la paix au Rwanda. Une contribution polémologique*. Thèse soutenue le 24/9/2011 à l'Université de Strasbourg sous la direction de P. Hintermeyer
Touraine Alain, *Production de la société*, Paris, éd. Du Seuil, 1973.
Vivod Maria, (2013). « In the Shadow of the Serbian Paramilitary Units: Narrative Patterns about the Role of Paramilitary Units in Former Yugoslav Conflict », *Advances in Anthropology*, 2013, n° 3, p. 23-32.

